

Vous laissez aller votre femme à Plombières ; mais elle y va parce que le capitaine Charles est en garnison dans les Vosges. Elle revient très-bien portante, et les eaux de Plombières lui ont fait merveille. Elle vous a écrit tous les jours, elle vous a prodigué, de loin, toutes les caresses possibles. Le principe de consommation dorsale a complètement disparu.

Il existe un petit pamphlet, sans doute dicté par la haine (il a été publié en Hollande), mais qui contient des détails fort curieux sur la manière dont madame de Maintenon s'entendait avec Fagon pour gouverner Louis XIV. Eh ! bien, un matin, votre docteur vous menacera, comme Fagon venait en menacer son maître, d'une apoplexie foudroyante, si vous ne vous mettez pas au régime. Cette bouffonnerie assez plaisante, sans doute l'œuvre de quelque courtisan, et qui a pour titre : Mademoiselle de Saint-Tron, a été devinée par l'auteur moderne qui a fait le proverbe intitulé *Le jeune médecin*. Mais sa délicieuse scène est bien supérieure à celle dont je cite le titre aux bibliophiles, et nous avouerons avec plaisir que l'œuvre de notre spirituel contemporain nous a empêchés, pour la gloire du dix-septième siècle, de publier les fragments du vieux pamphlet.

Souvent un docteur, devenu la dupe des savantes manœuvres d'une femme jeune et délicate, viendra vous dire en particulier : — Monsieur, je ne voudrais pas effrayer madame sur sa situation, mais je vous recommande, si sa santé vous est chère, de la laisser dans un calme parfait. L'irritation paraît se diriger en ce moment vers la poitrine, et nous nous en rendrons maîtres ; mais il lui faut du repos, beaucoup de repos : la moindre agitation pourrait transporter ailleurs le siège de la maladie. Dans ce moment-ci une grossesse la tuerait.

— Mais, docteur ?...

— Ah ! ah ! je sais bien !

Il rit, et s'en va.

Semblable à la baguette de Moïse, l'ordonnance doctorale fait et défait les générations. Un médecin vous réintègre au lit conjugal quand il le faut, avec les mêmes raisonnements qui lui ont servi à vous en chasser. Il traite votre femme de maladies qu'elle n'a pas pour la guérir de celles qu'elle a, et vous n'y concevrez jamais rien ; car le jargon scientifique des médecins peut se comparer à ces pains à chanter dans lesquels ils enveloppent leurs pilules.

Avec son médecin, une femme honnête est, dans sa chambre, comme un ministre sûr de sa majorité : ne se fait-elle pas ordonner le repos, la distraction, la campagne ou la ville, les eaux ou le cheval, la voiture, selon son bon plaisir et ses intérêts ? Elle vous renvoie ou vous admet chez elle comme elle le veut. Tantôt elle feindra une maladie pour obtenir d'avoir une chambre séparée de la vôtre ; tantôt elle s'entourera de tout l'appareil d'une malade ; elle aura une vieille garde, des régiments de fioles, de bouteilles, et du sein de ces remparts elle vous défiera par des airs languissants. On vous entretiendra si cruellement des loochs et des potions calmantes qu'elle a prises, des quintes qu'elle a eues, de ses emplâtres et de ses cataplasmes, qu'elle fera succomber votre amour à coups de maladies, si toutefois ces feintes douleurs ne lui ont pas servi de pièges pour détruire cette singulière abstraction que nous nommons *votre honneur*.

Ainsi votre femme saura se faire des points de résistance de tous les points de contact que vous aurez avec le monde, avec la société ou avec la vie. Ainsi tout s'armera contre vous, et au milieu de tant d'ennemis vous serez seul.

Mais, supposons que, par un privilège inouï, vous ayez le bonheur d'avoir une femme peu dévote, orpheline et sans amies intimes ; que votre perspicacité vous fasse deviner tous les traquenards dans lesquels l'amant de votre femme essaiera de vous attirer ; que vous aimiez encore assez courageusement votre belle ennemie pour résister à toutes les Martons de la terre ; et qu'enfin vous ayez pour médecin un de ces hommes si célèbres, qu'ils n'ont pas le temps d'écouter les gentilleses des femmes ; ou que, si votre Esculape est le féal de madame, vous demanderez une consultation, à laquelle interviendra un homme incorruptible toutes les fois que le docteur favori voudra ordonner une prescription inquiétante ; eh ! bien, votre position ne sera guère plus brillante. En effet, si vous ne succombez pas à l'invasion des alliés, songez que, jusqu'à présent, votre adversaire n'a, pour ainsi dire, pas encore frappé de coup décisif. Maintenant, si vous tenez plus long-temps, votre femme, après avoir attaché autour de vous, brin à brin et comme l'araignée, une trame invisible, fera usage des armes que la nature lui a données, que la civilisation a perfectionnées, et dont va traiter la Méditation suivante.

MEDITATION XXVI DES DIFFERENTES ARMES

Une arme est tout qui peut servir à blesser, et, à ce titre, les sentiments sont peut-être les armes les plus cruelles que l'homme puisse employer pour frapper son semblable. Le génie si lucide et en même temps si vaste de Schiller, semble lui avoir révélé tous les phénomènes de l'action vive et tranchante exercée par certaines idées sur les organisations humaines. Une pensée peut tuer un homme. Telle est la morale des scènes déchirantes, où, dans les *Brigands*, le poète montre un jeune homme faisant, à l'aide de quelques idées, des entailles si profondes au cœur d'un vieillard, qu'il finit par lui arracher la vie. L'époque n'est peut-être pas éloignée où la science observera le mécanisme ingénieux de nos pensées, et pourra saisir la transmission de nos sentiments. Quelque continuateur des sciences occultes prouvera que l'organisation intellectuelle est en quelque sorte un homme intérieur qui ne se projette pas avec moins de violence que l'homme extérieur, et que la lutte qui peut s'établir entre deux de ces puissances, invisibles à nos faibles yeux, n'est pas moins mortelle que les combats aux hasards desquels nous livrons notre enveloppe. Mais ces considérations appartiennent à d'autres Etudes que nous publierons à leur tour ; quelques-uns de nos amis en connaissent déjà l'une des plus importantes, LA PATHOLOGIE DE LA VIE SOCIALE ou *Méditations mathématiques, physiques, chimiques et transcendantes sur les manifestations de la pensée prise sous toutes les formes que produit l'état de société soit par le vivre, le couvert, la démarche, l'hygiène, soit par la parole et l'action*, etc., où toutes ces grandes questions sont agitées. Le but de notre petite observation métaphysique est seulement de vous avertir que les hautes classes sociales raisonnent trop bien pour s'attaquer autrement que par des armes intellectuelles.

De même qu'il se rencontre des âmes tendres et délicates en des corps d'une rudesse minérale ; de même, il existe des âmes de bronze enveloppées de corps souples et capricieux, dont l'élégance attire l'amitié d'autrui, dont la grâce sollicite des caresses ; mais si vous flattez l'homme extérieur de la main, l'*homo duplex*,

pour nous servir d'une expression de Buffon, ne tarde pas à se remuer, et ses anguleux contours vous déchirent.

Cette description d'un genre d'êtres tout particulier, que nous ne vous souhaitons pas de heurter en cheminant ici-bas, vous offre une image de ce que sera votre femme pour vous. Chacun des sentiments les plus doux que la nature a mis dans notre cœur deviendra chez elle un poignard. Percé de coups à toute heure, vous succomberez nécessairement, car votre amour s'écoulera par chaque blessure.

C'est le dernier combat, mais aussi, pour elle, c'est la victoire.

Pour obéir à la distinction que nous avons cru pouvoir établir entre les trois natures de tempéraments qui sont en quelque sorte les types de toutes les constitutions féminines, nous diviserons cette Méditation en trois paragraphes, et qui traiteront :

§ I. DE LA MIGRAINE.

§ II. DES NEVROSES.

§ III. DE LA PUDEUR RELATIVEMENT AU MARIAGE.

§ I. — DE LA MIGRAINE.

Les femmes sont constamment les dupes ou les victimes de leur excessive sensibilité ; mais nous avons démontré que, chez la plupart d'entre elles, cette délicatesse d'âme devait, presque toujours à notre insu, recevoir les coups les plus rudes, par le fait du mariage. (Voyez les Méditations intitulées : *Des prédestinés* et *De la Lune de Miel*.) La plupart des moyens de défense employés instinctivement par les maris ne sont-ils pas aussi des pièges tendus à la vivacité des affections féminines ?

Or, il arrive un moment où, pendant la guerre civile, une femme trace par une seule pensée l'histoire de sa vie morale, et s'irrite de l'abus prodigieux que vous avez fait de sa sensibilité. Il est bien rare que les femmes, soit par un sentiment de vengeance inné qu'elles ne s'expliquent jamais, soit par un instinct de domination, ne découvrent pas alors un moyen de gouvernement dans l'art de mettre en jeu chez l'homme cette propriété de sa machine.

Elles procèdent avec un art admirable à la recherche des cordes qui vibrent le plus dans les cœurs de leurs maris ; et, une fois qu'elles en ont trouvé le secret, elles s'emparent avidement de ce principe ; puis, comme un enfant auquel on a donné un joujou mécanique dont le ressort irrite sa curiosité, elles iront jus-

qu'à l'user, frappant incessamment, sans s'inquiéter des forces de l'instrument, pourvu qu'elles réussissent. Si elles vous tuent, elles vous pleureront de la meilleure grâce du monde, comme le plus vertueux, le plus excellent et le plus sensible des êtres.

Ainsi, votre femme s'armera d'abord de ce sentiment généreux qui nous porte à respecter les êtres souffrants. L'homme le plus disposé à quereller une femme pleine de vie et de santé est sans énergie devant une femme infirme et débile. Si la vôtre n'a pas atteint le but de ses desseins secrets par les divers systèmes d'attaque déjà décrits, elle saisira bien vite cette arme toute-puissante.

En vertu de ce principe d'une stratégie nouvelle, vous verrez la jeune fille si forte de vie et de beauté de qui vous avez épousé la fleur, se métamorphosant en une femme pâle et malade.

L'affection dont les ressources sont infinies pour les femmes, est la migraine. Cette maladie, la plus facile de toutes à jouer, car elle est sans aucun symptôme apparent, oblige à dire seulement : — J'ai la migraine. Une femme s'amuse-t-elle de vous, il n'existe personne au monde qui puisse donner un démenti à son crâne dont les os impénétrables défient et le tact et l'observation. Aussi la migraine est-elle, à notre avis, la reine des maladies, l'arme la plus plaisante et la plus terrible employée par les femmes contre leurs maris. Il existe des êtres violents et sans délicatesse qui, instruits des ruses féminines par leurs maîtresses pendant le temps heureux de leur célibat, se flattent de ne pas être pris à ce piège vulgaire. Tous leurs efforts, tous leurs raisonnements, tout finit par succomber devant la magie de ces trois mots : — J'ai la migraine ! Si un mari se plaint, hasarde un reproche, une observation ; s'il essaie de s'opposer à la puissance de cet *Il buondo cani* du mariage, il est perdu.

Imaginez une jeune femme, voluptueusement couchée sur un divan, la tête doucement inclinée sur l'un des coussins, une main pendante ; un livre est à ses pieds, et sa tasse d'eau de tilleul sur un petit guéridon !... Maintenant, placez un gros garçon de mari devant elle. Il a fait cinq à six tours dans la chambre ; et, à chaque fois qu'il a tourné sur ses talons pour recommencer cette promenade, la petite malade a laissé échapper un mouvement de sourcils pour lui indiquer en vain que le bruit le plus léger la fatigue. Bref, il rassemble tout son courage, et vient protester contre la ruse par cette phrase si hardie : — Mais as-tu bien la migraine ?... A

ces mots, la jeune femme lève un peu sa tête languissante, lève un bras qui retombe faiblement sur le divan, lève des yeux morts sur le plafond, lève tout ce qu'elle peut lever ; puis, vous lançant un regard terne, elle dit d'une voix singulièrement affaiblie : — Eh ! qu'aurais-je donc ?... Oh ! l'on ne souffre pas tant pour mourir !... Voilà donc toutes les consolations que vous me donnez ! Ah ! l'on voit bien, messieurs, que la nature ne vous a pas chargés de mettre des enfants au monde. Etes-vous égoïstes et injustes ? Vous nous prenez dans toute la beauté de la jeunesse, fraîches, roses, la taille élancée, voilà qui est bien ! Quand vos plaisirs ont ruiné les dons florissants que nous tenons de la nature, vous ne nous pardonnez pas de les avoir perdus pour vous ! C'est dans l'ordre. Vous ne nous laissez ni les vertus ni les souffrances de notre condition. Il vous a fallu des enfants, nous avons passé les nuits à les soigner ; mais les couches ont ruiné notre santé, en nous léguant le principe des plus graves affections (Ah ! quelles douleurs !...) Il y a peu de femmes qui ne soient sujettes à la migraine ; mais la vôtre doit en être exempte... Vous riez même de ses douleurs ; car vous êtes sans générosité... (Par grâce, ne marchez pas !...) Je ne me serais pas attendu à cela de vous. (Arrêtez la pendule, le mouvement du balancier me répond dans la tête. Merci.) Oh ! que je suis malheureuse !... N'avez-vous pas sur vous une essence ? Oui. Ah ! par pitié, permettez-moi de souffrir à mon aise, et sortez ; car cette odeur me fend le crâne ! Que pouvez-vous répondre ?... N'y a-t-il pas en vous une voix intérieure qui vous crie : — Mais si elle souffre ?... Aussi presque tous les maris évacuent-ils le champ de bataille bien doucement ; et c'est du coin de l'œil que leurs femmes les regardent marchant sur la pointe du pied et fermant doucement la porte de leur chambre désormais sacrée.

Voilà la migraine, vraie ou fausse, impatronisée chez vous. La migraine commence alors à jouer son rôle au sein du ménage. C'est un thème sur lequel une femme sait faire d'admirables variations, elle le déploie dans tous les tons. Avec la migraine seule, une femme peut désespérer un mari. La migraine prend à madame quand elle veut, où elle veut, autant qu'elle le veut. Il y en a de cinq jours, de dix minutes, de périodiques ou d'intermittentes.

Vous trouvez quelquefois votre femme au lit, souffrante, accablée, et les persiennes de sa chambre sont fermées. La migraine a

imposé silence à tout, depuis les régions de la loge du concierge, lequel fendait du bois, jusqu'au grenier d'où votre valet d'écurie jetait dans la cour d'innocentes bottes de paille. Sur la foi de cette migraine, vous sortez ; mais à votre retour, on vous apprend que madame a décampé !... Bientôt madame rentre fraîche et vermeille : — Le docteur est venu ! dit-elle, il m'a conseillé l'exercice, et je m'en suis très-bien trouvée !...

Un autre jour, vous voulez entrer chez madame. — Oh ! monsieur ! vous répond la femme de chambre avec toutes les marques du plus profond étonnement ; madame a sa migraine, et jamais je ne l'ai vue si souffrante ! On vient d'envoyer chercher monsieur le docteur.

— Es-tu heureux, disait le maréchal Augereau au général R... d'avoir une jolie femme ! — Avoir !... reprit l'autre. Si j'ai ma femme dix jours dans l'année, c'est tout au plus. Ces s... femmes ont toujours ou la migraine ou je ne sais quoi !

La migraine remplace, en France, les sandales qu'en Espagne le confesseur laisse à la porte de la chambre où il est avec sa pénitente.

Si votre femme, pressentant quelques intentions hostiles de votre part, veut se rendre aussi inviolable que la charte, elle entame un petit concerto de migraine. Elle se met au lit avec toutes les peines du monde. Elle jette de petits cris qui déchirent l'âme. Elle détache avec grâce une multitude de gestes si habilement exécutés qu'on pourrait la croire désossée. Or, quel est l'homme assez peu délicat pour oser parler de désirs, qui, chez lui, annoncent la plus parfaite santé, à une femme endolorie ? La politesse seule exige impérieusement son silence. Une femme sait alors qu'au moyen de sa toute-puissante migraine elle peut coller à son gré au-dessus du lit nuptial cette bande tardive qui fait brusquement retourner chez eux les amateurs affriolés par une annonce de la Comédie-Française quand ils viennent à lire sur l'affiche : *Relâche par une indisposition subite de mademoiselle Mars*.

O migraine, protectrice des amours, impôt conjugal, bouclier sur lequel viennent expirer tous les désirs maritaux ! O puissante migraine ! est-il bien possible que les amants ne t'aient pas encore célébrée, divinisée, personnifiée ! O prestigieuse migraine ! ô fallacieuse migraine, béni soit le cerveau qui le premier te conçut ! honte au médecin qui te trouverait un préservatif ! Oui, tu es le

seul mal que les femmes bénissent, sans doute par reconnaissance des biens que tu leur dispenses, ô fallacieuse migraine ! ô prestigieuse migraine !

§ II. — DES NEVROSES.

Il existe une puissance supérieure à celle de la migraine ; et, nous devons avouer à la gloire de la France, que cette puissance est une des conquêtes les plus récentes de l'esprit parisien. Comme toutes les découvertes les plus utiles aux arts et aux sciences, on ne sait à quel génie elle est due. Seulement, il est certain que c'est vers le milieu du dernier siècle que les vapeurs commencèrent à se montrer en France. Ainsi, pendant que Papin appliquait à des problèmes de mécanique la force de l'eau vaporisée, une française, malheureusement inconnue, avait la gloire de doter son sexe du pouvoir de vaporiser ses fluides. Bientôt les effets prodigieux obtenus par les vapeurs mirent sur la voie des nerfs ; et c'est ainsi que, de fibre en fibre, naquit la névrologie. Cette science admirable a déjà conduit les Phillips et d'habiles physiologistes à la découverte du fluide nerveux et de sa circulation ; peut-être sont-ils à la veille d'en reconnaître les organes, et les secrets de sa naissance, de son évaporation. Ainsi, grâce à quelques simagrées, nous devrons de pénétrer un jour les mystères de la puissance inconnue que nous avons déjà nommée plus d'une fois, dans ce livre, *la volonté*. Mais n'empiétons pas sur le terrain de la philosophie médicale. Considérons les nerfs et les vapeurs seulement dans leurs rapports avec le mariage.

Les *névroses* (dénomination pathologique sous laquelle sont comprises toutes les affections du système nerveux) sont de deux sortes relativement à l'emploi qu'en font les femmes mariées, car notre Physiologie a le plus superbe dédain des classifications médicales. Ainsi nous ne reconnaissons que :

1^{re} DES NEVROSES CLASSIQUES ;

2^{me} DES NEVROSES ROMANTIQUES.

Les affections classiques ont quelque chose de belliqueux et d'animé. Elles sont violentes dans leurs ébats comme les Pythonisses, emportées comme les Ménades, agitées comme les Bacchantes, c'est l'antiquité pure.

Les affections romantiques sont douces et plaintives comme les ballades chantées en Ecosse parmi les brouillards. Elles sont pâles

comme des jeunes filles déportées au cercueil par la danse ou par l'amour. Elles sont éminemment élégiaques, c'est toute la mélancolie du nord.

Cette femme aux cheveux noirs, à l'œil perçant, au teint vigoureux, aux lèvres sèches, à la main puissante, sera bouillante et convulsive, elle représentera le génie des névroses classiques, tandis qu'une jeune blonde, à la peau blanche, sera celui des névroses romantiques. A l'une appartiendra l'empire des nerfs, à l'autre, celui des vapeurs.

Souvent un mari, rentrant au logis, y trouve sa femme en pleurs.

— Qu'as-tu, mon cher ange ? — Moi, je n'ai rien. — Mais, tu pleures ? — Je pleure sans savoir pourquoi. Je suis toute triste !... J'ai vu des figures dans les nuages, et ces figures ne m'apparaissent jamais qu'à la veille de quelque malheur... Il me semble que je vais mourir... Elle vous parle alors à voix basse de défunt son père, de défunt son oncle, de défunt son grand-père, de défunt son cousin. Elle invoque toutes ces ombres lamentables, elle ressent toutes leurs maladies, elle est attaquée de tous leurs maux, elle sent son cœur battre avec trop de violence ou sa rate se gonfler... Vous vous dites en vous-même d'un air fat : — Je sais bien d'où cela vient ! Vous essayez alors de la consoler ; mais voilà une femme qui bâille comme un coffre, qui se plaint de la poitrine, qui repleure, qui vous supplie de la laisser à sa mélancolie et à ses souvenirs. Elle vous entretient de ses dernières volontés, suit son convoi, s'enterre, étend sur sa tombe le panache vert d'un saule pleureur... Là où vous vouliez entreprendre de débiter un joyeux épithalame, vous trouvez une épitaphe toute noire. Votre velléité de consolation se dissout dans la nuée d'Ixion.

Il existe des femmes de bonne foi, qui arrachent ainsi à leurs sensibles maris des cachemires, des diamants, le paiement de leurs dettes ou le prix d'une loge aux Bouffons ; mais presque toujours les vapeurs sont employées comme des armes décisives dans la guerre civile.

Au nom de sa consommation dorsale et de sa poitrine attaquée, une femme va chercher des distractions ; vous la voyez s'habillant mollement et avec tous les symptômes du spleen, elle ne sort que parce qu'une amie intime, sa mère ou sa sœur viennent essayer de l'arracher à ce divan qui la dévore et sur lequel elle passe sa vie à improviser des élégies. Madame va passer quinze jours à la cam-

pagne parce que le docteur l'ordonne. Bref, elle va où elle veut, et fait ce qu'elle veut. Se rencontrera-t-il jamais un mari assez brutal pour s'opposer à de tels désirs, pour empêcher une femme d'aller chercher la guérison de maux si cruels ? car il a été établi par de longues discussions que les nerfs causent d'atroces souffrances.

Mais c'est surtout au lit que les vapeurs jouent leur rôle. Là, quand une femme n'a pas la migraine, elle a ses vapeurs ; quand elle n'a ni vapeurs ni migraine, elle est sous la protection de la ceinture de Vénus, qui, vous le savez, est un mythe.

Parmi les femmes qui vous livrent la bataille des vapeurs, il en existe quelques-unes plus blondes, plus délicates, plus sensibles que les autres, qui ont le don des larmes. Elles savent admirablement pleurer. Elles pleurent quand elles veulent, comme elles veulent, et autant qu'elles veulent. Elles organisent un système offensif qui consiste dans une résignation sublime, et remportent des victoires d'autant plus éclatantes qu'elles restent en bonne santé.

Un mari tout irrité arrive-t-il promulguer des volontés ? elles le regardent d'un air soumis, baissent la tête et se taisent. Cette pantomime contrarie presque toujours un mari. Dans ces sortes de luttes conjugales, un homme préfère entendre une femme parler et se défendre ; car alors on s'exalte, on se fâche ; mais ces femmes, point... leur silence vous inquiète, et vous emportez une sorte de remords, comme le meurtrier qui, n'ayant pas trouvé de résistance chez sa victime, éprouve une double crainte. Il aurait voulu assassiner à son corps défendant. Vous revenez. A votre approche, votre femme essuie ses larmes et cache son mouchoir de manière à vous laisser voir qu'elle a pleuré. Vous êtes attendri. Vous suppliez votre Caroline de parler, votre sensibilité vivement émue vous fait tout oublier ; alors, elle sanglote en parlant et parle en sanglotant, c'est une éloquence de moulin ; elle vous étourdit de ses larmes et de ses idées confuses et saccadées : c'est un claquet, c'est un torrent.

Les Françaises, et surtout les Parisiennes, possèdent à merveille le secret de ces sortes de scènes, auxquelles la nature de leurs organes, leur sexe, leur toilette, leur débit donnent des charmes incroyables. Combien de fois un sourire de malice n'a-t-il pas remplacé les larmes sur le visage capricieux de ces adorables comédiennes, quand elles voient leurs maris empressés ou de briser

la soie, faible lien de leurs corsets, ou de rattacher le peigne qui rassemblait les tresses de leurs cheveux, toujours prêts à dérouler des milliers de boucles dorées ?...

Mais que toutes ces ruses de la modernité cèdent au génie antique, aux puissantes attaques de nerfs, à la pyrrhique conjugale !

Oh ! combien de promesses pour un amant dans la vivacité de ces mouvements convulsifs, dans le feu de ces regards, dans la force de ces membres gracieux jusque dans leurs excès ! Une femme se roule alors comme un vent impétueux, s'élance comme les flammes d'un incendie, s'assouplit comme une onde qui glisse sur de blancs cailloux, elle succombe à trop d'amour, elle voit l'avenir, elle prophétise, elle voit surtout le présent, et terrasse un mari, et lui imprime une sorte de terreur.

Il suffit souvent à un homme d'avoir vu une seule fois sa femme remuant trois ou quatre hommes vigoureux comme si ce n'était que plumes, pour ne plus jamais tenter de la séduire. Il sera comme l'enfant qui, après avoir fait partir la détente d'une effrayante machine, a un incroyable respect pour le plus petit ressort. Puis arrive la Faculté de médecine, armée de ses observations et de ses terreurs. J'ai connu un mari, homme doux et pacifique, dont les yeux étaient incessamment braqués sur ceux de sa femme, exactement comme s'il avait été mis dans la cage d'un lion, et qu'on lui eût dit qu'en ne l'irritant pas il aurait la vie sauve.

Les attaques de nerfs sont très-fatigantes et deviennent tous les jours plus rares, le romantisme a prévalu.

Il s'est rencontré quelques maris flegmatiques, de ces hommes qui aiment long-temps, parce qu'ils ménagent leurs sentiments, et dont le génie a triomphé de la migraine et des névroses, mais ces hommes sublimes sont rares. Disciples fidèles du bienheureux saint Thomas qui voulut mettre le doigt dans la plaie de Jésus-Christ, ils sont doués d'une incrédulité d'athée. Imperturbables au milieu des perfidies de la migraine et des pièges de toutes les névroses, ils concentrent leur attention sur la scène qu'on leur joue, ils examinent l'actrice, ils cherchent un des ressorts qui la font mouvoir ; et, quand ils ont découvert le mécanisme de cette décoration, ils s'amusent à imprimer un léger mouvement à quelque contrepoids, et s'assurent ainsi très-facilement de la réalité de ces maladies ou de l'artifice de ces momeries conjugales.

Mais si, par une attention, peut-être au-dessus des forces hu-

maines, un mari échappe à tous ces artifices qu'un indomptable amour suggère aux femmes il sera nécessairement vaincu par l'emploi d'une arme terrible, la dernière que saisisse une femme, car ce sera toujours avec une sorte de répugnance qu'elle détruira elle-même son empire sur un mari ; mais c'est une arme empoisonnée, aussi puissante que le fatal couteau des bourreaux. Cette réflexion nous conduit au dernier paragraphe de cette Méditation.

§ III. — DE LA PUDEUR RELATIVEMENT AU MARIAGE.

Avant de s'occuper de la pudeur, il serait peut-être nécessaire de savoir si elle existe. N'est-elle chez la femme qu'une coquetterie bien entendue ? N'est-elle que le sentiment de la libre disposition du corps, comme on pourrait le penser en songeant que la moitié des femmes de la terre vont presque nues ? N'est-ce qu'une chimère sociale, ainsi que le prétendait Diderot, en objectant que ce sentiment cédait devant la maladie et devant la misère ?

L'on peut faire justice de toutes ces questions.

Un auteur ingénieur a prétendu récemment que les hommes avaient beaucoup plus de pudeur que les femmes. Il s'est appuyé de beaucoup d'observations chirurgicales ; mais pour que ses conclusions méritassent notre attention, il faudrait que, perdant un certain temps, les hommes fussent traités par des chirurgiennes.

L'opinion de Diderot est encore d'un moindre poids.

Nier l'existence de la pudeur parce qu'elle disparaît au milieu des crises où presque tous les sentiments humains périssent, c'est vouloir nier que la vie a lieu parce que la mort arrive.

Accordons autant de pudeur à un sexe qu'à l'autre, et recherchons en quoi elle consiste.

Rousseau fait dériver la pudeur des coquetteries nécessaires que toutes les femelles déploient pour le mâle. Cette opinion nous semble une autre erreur.

Les écrivains du dix-huitième siècle ont sans doute rendu d'immenses services aux Sociétés ; mais leur philosophie, basée sur le sensualisme, n'est pas allée plus loin que l'épiderme humain. Ils n'ont considéré que l'univers extérieur ; et, sous ce rapport seulement, ils ont retardé, pour quelque temps, le développement moral de l'homme et les progrès d'une science qui tirera toujours ses premiers éléments de l'Évangile, mieux compris désormais par les fervents disciples du Fils de l'homme.

L'étude des mystères de la pensée, la découverte des organes de l'*âme* humaine, la géométrie de ses forces, les phénomènes de sa puissance, l'appréciation de la faculté qu'elle nous semble posséder de se mouvoir indépendamment du corps, de se transporter où elle veut et de voir sans le secours des organes corporels, enfin les lois de sa dynamique et celles de son influence physique, constitueront la glorieuse part du siècle suivant dans le trésor des sciences humaines. Et nous ne sommes occupés peut-être, en ce moment, qu'à extraire les blocs énormes qui serviront plus tard à quelque puissant génie pour bâtir quelque glorieux édifice.

Ainsi l'erreur de Rousseau a été l'erreur de son siècle. Il a expliqué la pudeur par les relations des êtres entre eux, au lieu de l'expliquer par les relations morales de l'être avec lui-même. La pudeur n'est pas plus susceptible que la conscience d'être analysée ; et ce sera peut-être l'avoir fait comprendre instinctivement que de la nommer la conscience du corps ; car l'une dirige vers le bien nos sentiments et les moindres actes de notre pensée, comme l'autre préside aux mouvements extérieurs. Les actions qui, en froissant nos intérêts, désobéissent aux lois de la conscience, nous blessent plus fortement que toutes les autres ; et, répétées, elles font naître la haine. Il en est de même des actes contraires à la pudeur relativement à l'amour, qui n'est que l'expression de toute notre sensibilité. Si une extrême pudeur est une des conditions de la vitalité du mariage comme nous avons essayé de le prouver (voyez le *Catéchisme Conjugal*, Méditation IV), il est évident que l'impudeur le dissoudra. Mais ce principe, qui demande de longues déductions au physiologiste, la femme l'applique la plupart du temps machinalement ; car la société, qui a tout exagéré au profit de l'homme extérieur, développe dès l'enfance, chez les femmes, ce sentiment, autour duquel se groupent presque tous les autres. Aussi du moment où ce voile immense qui désarme le moindre geste de sa brutalité naturelle vient à tomber, la femme disparaît-elle. Ame, cœur, esprit, amour, grâce, tout est en ruines. Dans la situation où brille la virginale candeur d'une fille d'Otaïti, l'Européenne devient horrible. Là est la dernière arme dont se saisit une épouse pour s'affranchir du sentiment que lui porte encore son mari. Elle est forte de sa laideur ; et, cette femme, qui regarderait comme le plus grand malheur de laisser voir le plus léger mystère de sa toilette à son amant, se fera un plaisir de se

montrer à son mari dans la situation la plus désavantageuse qu'elle pourra imaginer.

C'est au moyen des rigueurs de ce système qu'elle essaiera de vous chasser du lit conjugal. Madame Shandy n'entendait pas malice en prévenant le père de Tristram de remonter la pendule, tandis que votre femme éprouvera du plaisir à vous interrompre par les questions les plus positives. Là, où naguère était le mouvement et la vie, là est le repos et la mort. Une scène d'amour devient une transaction long-temps débattue et presque notariée. Mais ailleurs, nous avons assez prouvé que nous ne nous refusions pas à saisir le comique de certaines crises conjugales, pour qu'il nous soit permis de dédaigner ici les plaisantes ressources que la muse des Verville et des Martial pourrait trouver dans la perfidie des manœuvres féminines, dans l'insultante audace des discours, dans le cynisme de quelques situations. Il serait trop triste de rire, et trop plaisant de s'attrister. Quand une femme en arrive à de telles extrémités, il y a des mondes entre elle et son mari. Cependant, il existe certaines femmes à qui le ciel a fait le don d'agréer en tout, qui savent, dit-on, mettre une certaine grâce spirituelle et comique à ces débats, et qui ont *un bec si bien affilé*, selon l'expression de Sully, qu'elles obtiennent le pardon de leurs caprices, de leurs moqueries, et ne s'aliènent pas le cœur de leurs maris.

Quelle est l'âme assez robuste, l'homme assez fortement amoureux, pour, après dix ans de mariage, persister dans sa passion, en présence d'une femme qui ne l'aime plus, qui le lui prouve à toute heure, qui le rebute, qui se fait à dessein aigre, caustique, malade, capricieuse, et qui abjurera ses vœux d'élégance et de propreté, plutôt que de ne pas voir apostasier son mari ; devant une femme qui spéculera enfin sur l'horreur causée par l'indécence ?

Tout ceci, mon cher monsieur, est d'au tant plus horrible que :

XCII.

Les amants ignorent la pudeur.

Ici nous sommes parvenus au dernier cercle infernal de la divine comédie du mariage, nous sommes au fond de l'enfer.

Il y a je ne sais quoi de terrible dans la situation où parvient

une femme mariée, alors qu'un amour illégitime l'enlève à ses devoirs de mère et d'épouse. Comme l'a fort bien exprimé Diderot, l'infidélité est chez la femme comme l'incrédulité chez un prêtre, le dernier terme des forfaitures humaines ; c'est pour elle le plus grand crime social, car pour elle il implique tous les autres. En effet, ou la femme profane son amour en continuant d'appartenir à son mari, ou elle rompt tous les liens qui l'attachent à sa famille en s'abandonnant tout entière à son amant. Elle doit opter, car la seule excuse possible est dans l'excès de son amour.

Elle vit donc entre deux forfaits. Elle fera, ou le malheur de son amant, s'il est sincère dans sa passion, ou celui de son mari, si elle en est encore aimée.

C'est à cet épouvantable dilemme de la vie féminine que se rattachent toutes les bizarreries de la conduite des femmes. Là est le principe de leurs mensonges, de leurs perfidies, là est le secret de tous leurs mystères. Il y a de quoi faire frissonner. Aussi, comme calcul d'existence seulement, la femme qui accepte les malheurs de la vertu et dédaigne les félicités du crime, a-t-elle sans doute cent fois raison. Cependant presque toutes balancent les souffrances de l'avenir et des siècles d'angoisses par l'extase d'une demi-heure. Si le sentiment conservateur de la créature, la crainte de la mort, ne les arrête pas, qu'attendre des lois qui les envoient pour deux ans aux Madelonnettes ! O sublime infamie ! Mais si l'on vient à songer que l'objet de ces sacrifices est un de nos frères, un gentilhomme auquel nous ne confierions pas notre fortune, quand nous en avons une, un homme qui boutonne sa redingote comme nous tous, il y a de quoi faire pousser un rire qui, parti du Luxembourg, passerait sur tout Paris et irait troubler un âne paissant à Montmartre.

Il paraîtra peut-être fort extraordinaire qu'à propos de mariage, tant de sujets aient été effleurés par nous ; mais le mariage n'est pas seulement toute la vie humaine, ce sont deux vies humaines. Or, de même que l'addition d'un chiffre dans les mises de la loterie en centuple les chances ; de même une vie, unie à une autre vie, multiplie dans une progression effrayante les hasards déjà si variés de la vie humaine.

MEDITATION XXVII DES DERNIERS SYMPTOMES

L'auteur de ce livre a rencontré, dans le monde, tant de gens possédés d'une sorte de fanatisme pour la connaissance du temps vrai, du temps moyen, pour les montres à seconde, et pour l'exactitude de leur existence, qu'il a jugé cette Méditation trop nécessaire à la tranquillité d'une grande quantité de maris pour l'omettre. Il eût été cruel de laisser les hommes qui ont la passion de l'heure, sans boussole pour apprécier les dernières variations du zodiaque matrimonial et le moment précis où le signe du minotaure apparaît sur l'horizon.

La *connaissance du temps conjugal* demanderait peut-être un livre tout entier, tant elle exige d'observations fines et délicates. Le magister avoue que sa jeunesse ne lui a permis de recueillir encore que très-peu de symptômes ; mais il éprouve un juste orgueil en arrivant au terme de sa difficile entreprise, de pouvoir faire observer qu'il laisse à ses successeurs un nouveau sujet de recherches ; et que, dans une matière en apparence si usée, non-seulement tout n'était pas dit, mais qu'il restera bien des points à éclaircir. Il donne donc ici, sans ordre et sans liaison, les éléments informes qu'il a pu rassembler jusqu'à ce jour, espérant avoir le loisir de les coordonner plus tard et de les réduire en un système complet. S'il était prévenu dans cette entreprise éminemment nationale, il croit devoir indiquer ici, sans pour cela être taxé de vanité, la division naturelle de ces symptômes. Ils sont nécessairement de deux sortes : les unicornes et les bicornes. Le minotaure unicorne est le moins malfaisant, les deux coupables s'en tiennent à l'amour platonique, ou du moins leur passion ne laisse point de traces visibles dans la postérité ; tandis que le minotaure bicorne est le malheur avec tous ses fruits.

Nous avons marqué d'un astérisque les symptômes qui nous ont paru concerner ce dernier genre.

OBSERVATIONS MINOTAURIQUES.

I.

Quand, après être restée long-temps séparée de son mari, une femme lui fait des agaceries un peu trop fortes, afin de l'induire en

amour, elle agit d'après cet axiome du droit maritime : *Le pavillon couvre la marchandise*.

II.

Une femme est au bal, une de ses amies arrive auprès d'elle et lui dit : — Votre mari a bien de l'esprit. — Vous trouvez ?...

III.

Votre femme trouve qu'il est temps de mettre en pension votre enfant, de qui, naguères, elle ne voulait jamais se séparer.

IV.

Dans le procès en divorce de milord Abergaveny, le valet de chambre déposa que : Madame la vicomtesse avait une telle répugnance pour tout ce qui appartenait à milord, qu'il l'avait très-souvent vue brûlant jusqu'à des brimborions de papier qu'il avait touchés chez elle.

V.

Si une femme indolente devient active, si une femme, qui avait horreur de l'étude, apprend une langue étrangère ; enfin tout changement complet opéré dans son caractère, est un symptôme décisif.

VI.

La femme très-heureuse par le cœur ne va plus dans le monde.

VII.

Une femme qui a un amant devient très-indulgente.

VIII.

Un mari donne cent écus par mois à sa femme pour sa toilette : et, tout bien considéré, elle dépense au moins cinq cents francs sans faire un sou de dette ; le mari est volé, nuitamment, à main armée, par escalade, mais... sans effraction.

IX.

Deux époux couchaient dans le même lit, madame était constamment malade ; ils couchent séparément, elle n'a plus de mi-

graine, et sa santé devient plus brillante que jamais : symptôme effrayant !

X.

Une femme qui ne prenait aucun soin d'elle-même passe subitement à une recherche extrême dans sa toilette. Il y a du minotaure !

XI.

— Ah ! ma chère, je ne connais pas de plus grand supplice que de ne pas être comprise.

— Oui, ma chère, mais quand on l'est !...

— Oh ! cela n'arrive presque jamais.

— Je conviens que c'est bien rare. Ah ! c'est un grand bonheur, mais il n'est pas deux êtres au monde qui sachent vous comprendre.

XII.

Le jour où une femme a des procédés pour son mari... — Tout est dit.

XIII.

Je lui demande :

— D'où venez-vous, Jeanne ?

— Je viens de chez votre compère quérir votre vaisselle que vous laissâtes.

— Ho ! da ? tout est encore à moi ! fis-je.

L'an suivant, je réitère la même question, en même posture.

— Je viens de quérir notre vaisselle.

— Ha ! ha ! nous y avons encore part ! fis-je.

Mais après si je l'interroge, elle me dira bien autrement :

— Vous voulez tout savoir comme les grands, et vous n'avez pas trois chemises. — Je viens de quérir ma vaisselle chez mon compère où j'ai soupé.

— Voilà qui est un point grabelé ! fis-je.

XIV.

Méfiez-vous d'une femme qui parle de sa vertu.

XV.

On dit à la duchesse de Chaulnes, dont l'état donnait de grandes inquiétudes : — Monsieur le duc de Chaulnes voudrait vous revoir.

— Est-il là ?...

— Oui.

— Qu'il attende... il entrera avec les sacrements.

Cette anecdote minotaurique a été recueillie par Champfort, mais elle devait se trouver ici comme type.

XVI.

Il y a des femmes qui essaient de persuader à leurs maris qu'ils ont des devoirs à remplir envers certaines personnes.

— Je vous assure que vous devez faire une visite à monsieur un tel... — Nous ne pouvons pas nous dispenser d'inviter à dîner monsieur un tel...

XVII.

— Allons, mon fils, tenez-vous donc droit, essayez donc de prendre les bonnes manières ? Enfin, regarde monsieur un tel ?... vois comme il marche ? examine comment il se met ?...

XVIII.

Quand une femme ne prononce le nom d'un homme que deux fois par jour, il y a peut-être incertitude sur la nature du sentiment qu'elle lui porte ; mais trois ?... Oh ! oh !

XIX.

Quand une femme reconduit un homme qui n'est ni avocat, ni ministre, jusqu'à la porte de son appartement, elle est bien imprudente.

XX.

C'est un terrible jour que celui où un mari ne peut pas parvenir à s'expliquer le motif d'une action de sa femme.

XXI.

La femme qui se laisse surprendre mérite son sort.

Quelle doit être la conduite d'un mari, en s'apercevant d'un dernier symptôme qui ne lui laisse aucun doute sur l'infidélité de sa femme ?

Cette question est facile à résoudre. Il n'existe que deux partis à prendre : celui de la résignation, ou celui de la vengeance ; mais il n'y a aucun terme entre ces deux extrêmes.

Si l'on opte pour la vengeance, elle doit être complète. L'époux qui ne se sépare pas à jamais de sa femme est un véritable niais.

Si un mari et une femme se jugent dignes d'être encore liés par l'amitié qui unit deux hommes l'un à l'autre, il y a quelque chose d'odieux à faire sentir à sa femme l'avantage qu'on peut avoir sur elle.

Voici quelques anecdotes dont plusieurs sont inédites, et qui marquent assez bien, à mon sens, les différentes nuances de la conduite qu'un mari doit tenir en pareil cas.

Monsieur de Roquemont couchait une fois par mois dans la chambre de sa femme, et il s'en allait en disant : — Me voilà net, arrive qui plante !

Il y a là, tout à la fois, de la dépravation et je ne sais quelle pensée assez haute de politique conjugale.

Un diplomate, en voyant arriver l'amant de sa femme, sortait de son cabinet, entraînait chez madame, et leur disait : — Au moins ne vous battez pas !...

Ceci a de la bonhomie.

On demandait à monsieur de Boufflers ce qu'il ferait si, après une très-longue absence, il trouvait sa femme grosse ?

— Je ferais porter ma robe-de-chambre et mes pantoufles chez elle.

Il y a de la grandeur d'âme.

— Madame, que cet homme vous maltraite quand vous êtes seule, cela est de votre faute ; mais je ne souffrirai pas qu'il se conduise mal avec vous en ma présence, car c'est me manquer.

Il y a noblesse.

Le sublime du genre est le bonnet carré posé sur le pied du lit par le magistrat pendant le sommeil des deux coupables.

Il y a de bien belles vengeances. Mirabeau a peint admirablement, dans un de ces livres qu'il fit pour gagner sa vie, la sombre résignation de cette Italienne, condamnée par son mari à périr avec lui dans les Maremmes.

DERNIERS AXIOMES.

XCIII.

Ce n'est pas se venger que de surprendre sa femme et son amant et de les tuer dans les bras l'un de l'autre ; c'est le plus immense service qu'on puisse leur rendre.

XCIV.

Jamais un mari ne sera si bien vengé que par l'amant de sa femme.

MEDITATION XXVIII
DES COMPENSATIONS

La catastrophe conjugale, qu'un certain nombre de maris ne saurait éviter, amène presque toujours une péripétie. Alors, autour de vous tout se calme. Votre résignation, si vous vous résignez, a le pouvoir de réveiller de puissants remords dans l'âme de votre femme et de son amant ; car leur bonheur même les instruit de toute l'étendue de la lésion qu'ils vous causent. Vous êtes en tiers, sans vous en douter, dans tous leurs plaisirs. Le principe de bienfaisance et de bonté qui gît au fond du cœur humain n'est pas aussi facilement étouffé qu'on le pense ; aussi les deux âmes qui vous tourmentent sont-elles précisément celles qui vous veulent le plus de bien.

Dans ces causeries si suaves de familiarités qui servent de liens aux plaisirs et qui sont, en quelque sorte, les caresses de nos pensées, souvent votre femme dit à votre Sosie : — Eh ! bien, je t'assure, Auguste, que maintenant je voudrais bien savoir mon pauvre mari heureux ; car, au fond, il est bon : s'il n'était pas mon mari, et qu'il ne fût que mon frère, il y a beaucoup de choses que je ferais pour lui plaire ! Il m'aime, et — son amitié me gêne.

— Oui, c'est un brave homme !...

Vous devenez alors l'objet du respect de ce célibataire, qui voudrait vous donner tous les dédommagements possibles pour le tort

qu'il vous fait ; mais il est arrêté par cette fierté dédaigneuse, dont l'expression se mêle à tous vos discours, et qui s'empreint dans tous vos gestes.

En effet, dans les premiers moments où le minotaure arrive, un homme ressemble à un acteur embarrassé sur un théâtre où il n'a pas l'habitude de se montrer. Il est très-difficile de savoir porter sa sottise avec dignité ; mais cependant les caractères généreux ne sont pas encore tellement rares qu'on ne puisse en trouver un pour mari modèle.

Alors, insensiblement vous êtes gagné par la grâce des procédés dont vous accable votre femme. Madame prend avec vous un ton d'amitié qui ne l'abandonnera plus désormais. La douceur de votre intérieur est une des premières compensations qui rendent à un mari le minotaure moins odieux. Mais, comme il est dans la nature de l'homme de s'habituer aux plus dures conditions, malgré ce sentiment de noblesse que rien ne saurait altérer, vous êtes amené, par une fascination dont la puissance vous enveloppe sans cesse, à ne pas vous refuser aux petites douceurs de votre position.

Supposons que le malheur conjugal soit tombé sur un gastrolâtre ! Il demande naturellement des consolations à son goût. Son plaisir, réfugié en d'autres qualités sensibles de son être, prend d'autres habitudes. Vous vous façonnez à d'autres sensations.

Un jour, en revenant du ministère, après être long-temps demeuré devant la riche et savoureuse bibliothèque de Chevet, balançant entre une somme de cent francs à déboursier et les jouissances promises par un pâté de foies gras de Strasbourg, vous êtes stupéfait de trouver le pâté insolemment installé sur le buffet de votre salle à manger. Est-ce en vertu d'une espèce de mirage gastronomique ?... Dans cette incertitude, vous marchez à lui (un pâté est une créature animée) d'un pas ferme, vous semblez hennir en subodorant les truffes dont le parfum traverse les savantes cloisons dorées ; vous vous penchez à deux reprises différentes ; toutes les houppes nerveuses de votre palais ont une âme ; vous savourez les plaisirs d'une véritable fête ; et, dans cette extase, un remords vous poursuivant, vous arrivez chez votre femme.

— En vérité, ma bonne amie, nous n'avons pas une fortune à nous permettre d'acheter des pâtés...

— Mais il ne nous coûte rien !

— Oh ! oh !

— Oui, c'est le frère de monsieur Achille qui le lui a envoyé...

Vous apercevez monsieur Achille dans un coin. Le célibataire vous salue, il paraît heureux de vous voir accepter le pâté. Vous regardez votre femme qui rougit ; vous vous passez la main sur la barbe en vous caressant à plusieurs reprises le menton ; et, comme vous ne remerciez pas, les deux amants devinent que vous agréez la compensation.

Le Ministère a changé tout à coup. Un mari, conseiller d'Etat, tremble d'être rayé du tableau, quand, la veille, il espérait une direction générale ; tous les ministres lui sont hostiles, et alors il devient constitutionnel. Prévoyant sa disgrâce, il s'est rendu à Auteuil chercher une consolation auprès d'un vieil ami, qui lui a parlé d'Horace et de Tibulle. En rentrant chez lui il aperçoit la table mise comme pour recevoir les hommes les plus influents de la congrégation. — En vérité, madame la comtesse, dit-il avec humeur en entrant dans sa chambre, où elle est à achever sa toilette, je ne reconnais pas aujourd'hui votre tact habituel ?... Vous prenez bien votre temps pour donner des dîners... Vingt personnes vont savoir... — Et vont savoir que vous êtes directeur général ! s'écrie-t-elle en lui montrant une cédule royale... Il reste ébahi. Il prend la lettre, la tourne, la retourne, la décachette. Il s'assied, la déploie... — Je savais bien, dit-il, que sous tous les ministères possibles on rendrait justice... — Oui, mon cher ! Mais monsieur de Villeplaine a répondu de vous, corps pour corps, à son Eminence le cardinal de... dont il est le... — Monsieur de Villeplaine ?... Il y a là une compensation si opulente que le mari ajoute avec un sourire de directeur général : — Peste ! ma chère ; mais c'est affaire à vous !... — Ah ! ne m'en sachez aucun gré !... Adolphe l'a fait d'instinct et par attachement pour vous !...

Certain soir, un pauvre mari, retenu au logis par une pluie battante, ou lassé peut-être d'aller passer ses soirées au jeu, au café, dans le monde, ennuyé de tout, se voit contraint après le dîner de suivre sa femme dans la chambre conjugale. Il se plonge dans une bergère et attend sultanesquement son café ; il semble se dire : — Après tout, c'est ma femme !... La syrène apprête elle-même la boisson favorite, elle met un soin particulier à la distiller, la sucre, y goûte, la lui présente ; et, en souriant, elle hasarde, odalisque soumise, une plaisanterie, afin de dérider le front de son maître et seigneur. Jusqu'alors, il avait cru que sa femme était

bête ; mais en entendant une saillie aussi fine que celle par laquelle vous l'agacerez, madame, il relève la tête de cette manière particulière aux chiens qui dépistent un lièvre. — Où diable a-t-elle pris cela ?... mais c'est un hasard ! se dit-il en lui-même. Du haut de sa grandeur, il réplique alors par une observation piquante. Madame y riposte, la conversation devient aussi vive qu'intéressante, et ce mari, homme assez supérieur, est tout étonné de trouver l'esprit de sa femme orné des connaissances les plus variées, le mot propre lui arrive avec une merveilleuse facilité ; son tact et sa délicatesse lui font saisir des aperçus d'une nouveauté gracieuse. Ce n'est plus la même femme. Elle remarque l'effet qu'elle produit sur son mari ; et, autant pour se venger de ses dédains, que pour faire admirer l'amant de qui elle tient, pour ainsi dire, les trésors de son esprit, elle s'anime, elle éblouit. Le mari, plus en état qu'un autre d'apprécier une compensation qui doit avoir quelque influence sur son avenir, est amené à penser que les passions des femmes sont peut-être une sorte de culture nécessaire.

Mais comment s'y prendre pour révéler celle des compensations qui flatte le plus les maris ?

Entre le moment où apparaissent les derniers symptômes et l'époque de la paix conjugale, dont nous ne tarderons pas à nous occuper, il s'écoule à peu près une dizaine d'années. Or, pendant ce laps de temps et avant que les deux époux signent le traité qui, par une réconciliation sincère entre le peuple féminin et son maître légitime, consacre leur petite restauration matrimoniale, avant enfin de fermer, selon l'expression de Louis XVIII, l'abîme des révolutions, il est rare qu'une femme honnête n'ait eu qu'un amant. L'anarchie a des phases inévitables. La domination fougueuse des tribuns est remplacée par celle du sabre ou de la plume, car l'on ne rencontre guère des amants dont la constance soit décennale. Ensuite, nos calculs prouvant qu'une femme honnête n'a que bien strictement acquitté ses contributions physiologiques ou diaboliques en ne faisant que trois heureux, il est dans les probabilités qu'elle aura mis le pied en plus d'une région amoureuse. Quelquefois, pendant un trop long interrègne de l'amour, il peut arriver que, soit par caprice, soit par tentation, soit par l'attrait de la nouveauté, une femme entreprenne de séduire son mari.

Figurez-vous la charmante madame de T..., l'héroïne de notre Méditation sur la Stratégie, commençant par dire d'un air fin : —

Mais, je ne vous ai jamais vu si aimable !... De flatterie en flatterie, elle tente, elle pique la curiosité, elle plaisante, elle féconde en vous le plus léger désir, elle s'en empare et vous rend orgueilleux de vous-même. Alors arrive pour un mari la nuit des dédommagements. Une femme confond alors l'imagination de son mari. Semblable à ces voyageurs cosmopolites, elle raconte les merveilles des pays qu'elle a parcourus. Elle entremêle ses discours de mots appartenant à plusieurs langages. Les images passionnées de l'Orient, le mouvement original des phrases espagnoles, tout se heurte, tout se presse. Elle déroule les trésors de son album avec tous les mystères de la coquetterie, elle est ravissante, vous ne l'avez jamais connue !... Avec cet art particulier qu'ont les femmes de s'approprier tout ce qu'on leur enseigne, elle a su fondre les nuances pour se créer une manière qui n'appartient qu'à elle. Vous n'aviez reçu qu'une femme gauche et naïve des mains de l'Hyménée, le Célibat généreux vous en rend une dizaine. Un mari joyeux et ravi voit alors sa couche envahie par la troupe folâtre de ces courtisanes lutines dont nous avons parlé dans la Méditation sur les *Premiers Symptômes*. Ces déesses viennent se grouper, rire et folâtrer sous les élégantes mousselines du lit nuptial. La Phénicienne vous jette ses couronnes et se balance mollement, la Chalcidisseuse vous surprend par les prestiges de ses pieds blancs et délicats, l'Unelmane arrive et vous découvre en parlant le dialecte de la belle Ionie, des trésors de bonheur inconnus dans l'étude approfondie qu'elle vous fait faire d'une seule sensation.

Désolé d'avoir dédaigné tant de charmes, et fatigué souvent d'avoir rencontré autant de perfidie chez les prêtresses de Vénus que chez les femmes honnêtes, un mari hâte quelquefois, par sa galanterie, le moment de la réconciliation vers laquelle tendent toujours d'honnêtes gens. Ce regain de bonheur est récolté avec plus de plaisir, peut-être, que la moisson première. Le Minotaure vous avait pris de l'or, il vous restitue des diamants. En effet, c'est peut-être ici le lieu d'articuler un fait de la plus haute importance. On peut avoir une femme sans la posséder. Comme la plupart des maris, vous n'aviez peut-être encore rien reçu de la vôtre, et pour rendre votre union parfaite, il fallait peut-être l'intervention puissante du Célibat. Comment nommer ce miracle, le seul qui s'opère sur un patient en son absence ?... Hélas ! mes frères, nous n'avons pas fait la nature !...

Mais par combien d'autres compensations non moins riches l'âme noble et généreuse d'un jeune célibataire ne sait-elle pas quelquefois racheter son pardon ! Je me souviens d'avoir été témoin d'une des plus magnifiques réparations que puisse offrir un amant au mari qu'il minotaurise.

Par une chaude soirée de l'été de 1817, je vis arriver, dans un des salons de Torton, un de ces deux cents jeunes gens que nous nommons avec tant de confiance nos amis, il était dans toute la splendeur de sa modestie. Une adorable femme mise avec un goût parfait, et qui venait de consentir à entrer dans un de ces frais boudoirs consacrés par la mode, était descendue d'une élégante calèche qui s'arrêta sur le boulevard, en empiétant aristocratiquement sur le terrain des promeneurs. Mon jeune célibataire apparut donnant le bras à sa souveraine, tandis que le mari suivait tenant par la main deux petits enfants jolis comme des amours. Les deux amants, plus lestes que le père de famille, étaient parvenus avant lui dans le cabinet indiqué par le glacier. En traversant la salle d'entrée, le mari heurta je ne sais quel dandy qui se formalisa d'être heurté. De là naquit une querelle qui en un instant devint sérieuse par l'aigreur des répliques respectives. Au moment où le dandy allait se permettre un geste indigne d'un homme qui se respecte, le célibataire était intervenu, il avait arrêté le bras du dandy, il l'avait surpris, confondu, atterré, il était superbe. Il accomplit l'acte que méditait l'agresseur en lui disant : —

Monsieur ?... Ce — monsieur ?... est un des beaux discours que j'aie jamais entendus. Il semblait que le jeune célibataire s'exprimât ainsi : — Ce père de famille m'appartient, puisque je me suis emparé de son honneur, c'est à moi de le défendre. Je connais mon devoir, je suis son remplaçant et je me battraï pour lui. La jeune femme était sublime ! Pâle, éperdue, elle avait saisi le bras de son mari qui parlait toujours ; et, sans mot dire, elle l'entraîna dans la calèche, ainsi que ses enfants. C'était une de ces femmes du grand monde, qui savent toujours accorder la violence de leurs sentiments avec le bon ton.

— Oh ! monsieur Adolphe ! s'écria la jeune dame en voyant son ami remontant d'un air gai dans la calèche. — Ce n'est rien, madame, c'est un de mes amis, et nous nous sommes embrassés... Cependant le lendemain matin le courageux célibataire reçut un coup d'épée qui mit sa vie en danger, et le retint six mois au lit. Il fut l'objet des soins les plus touchants de la part des deux époux. Com-

bien de compensations !... Quelques années après cet événement, un vieil oncle du mari, dont les opinions ne cadraient pas avec celles du jeune ami de la maison, et qui conservait un petit levain de rancune contre lui à propos d'une discussion politique, entreprit de le faire expulser du logis. Le vieillard alla jusqu'à dire à son neveu qu'il fallait opter entre sa succession et le renvoi de cet impertinent célibataire. Alors le respectable négociant, car c'était un agent de change, dit à son oncle : — Ah ! ce n'est pas vous, mon oncle, qui me réduirez à manquer de reconnaissance !... Mais si je le lui disais, ce jeune homme se ferait tuer pour vous !... Il a sauvé mon crédit, il passerait dans le feu pour moi, il me débarrasse de ma femme, il m'attire des clients, il m'a procuré presque toutes les négociations de l'emprunt Villèle... je lui dois la vie, c'est le père de mes enfants... cela ne s'oublie pas !...

Toutes ces compensations peuvent passer pour complètes ; mais malheureusement il y a des compensations de tous les genres. Il en existe de négatives, de fallacieuses, et enfin il y en a de fallacieuses et de négatives tout ensemble.

Je connais un vieux mari, possédé par le démon du jeu. Presque tous les soirs l'amant de sa femme vient et joue avec lui. Le célibataire lui dispense avec libéralité les jouissances que donnent les incertitudes et le hasard du jeu, et sait perdre régulièrement une centaine de francs par mois ; mais madame les lui donne... La compensation est fallacieuse.

Vous êtes pair de France et vous n'avez jamais eu que des filles. Votre femme accouche d'un garçon !... La compensation est négative.

L'enfant qui sauve votre nom de l'oubli ressemble à la mère... Madame la duchesse vous persuade que l'enfant est de vous. La compensation négative devient fallacieuse.

Voici l'une des plus ravissantes compensations connues.

Un matin, le prince de Ligne rencontre l'amant de sa femme, et court à lui, riant comme un fou : — Mon cher, lui dit-il, cette nuit je t'ai fait cocu !

Si tant de maris arrivent doucement à la paix conjugale, et portent avec tant de grâce les insignes imaginaires de la puissance patrimoniale, leur philosophie est sans doute soutenue par le **confortabilisme** [Dans le *Furne* corrigé, Balzac transcrira « confortabilisme » de manière à accentuer l'anglicisme de son néologisme.] de certaines compensations que les oisifs ne savent pas deviner. Quelques années s'écoulent, et les deux époux attei-

gnent à la dernière situation de l'existence artificielle à laquelle ils se sont condamnés en s'unissant.

MEDITATION XXIX DE LA PAIX CONJUGALE

Mon esprit a si fraternellement accompagné le Mariage dans toutes les phases de sa vie fantastique, qu'il me semble avoir vieilli avec le ménage que j'ai pris si jeune au commencement de cet ouvrage.

Après avoir éprouvé par la pensée la fougue des premières passions humaines, après avoir crayonné, quelque imparfait qu'en soit le dessin, les événements principaux de la vie conjugale ; après m'être débattu contre tant de femmes qui ne m'appartenaient pas, après m'être usé à combattre tant de caractères évoqués du néant, après avoir assisté à tant de batailles, j'éprouve une lassitude intellectuelle qui étale comme un crêpe sur toutes les choses de la vie. Il me semble que j'ai un catarrhe, que je porte des lunettes vertes, que mes mains tremblent, et que je vais passer la seconde moitié de mon existence et de mon livre à excuser les folies de la première.

Je me vois entouré de grands enfants que je n'ai point faits et assis auprès d'une femme que je n'ai point épousée. Je crois sentir des rides amassées sur mon front. Je suis devant un foyer qui pétille comme en dépit de moi, et j'habite une chambre antique... J'éprouve alors un mouvement d'effroi en portant la main à mon cœur ; car je me demande : — Est-il donc flétri ?...

Semblable à un vieux procureur, aucun sentiment ne m'en impose, et je n'admets un fait que quand il m'est attesté, comme dit un vers de lord Byron, par deux bons faux témoins. Aucun visage ne me trompe. Je suis morne et sombre. Je connais le monde, et il n'a plus d'illusions pour moi. Mes amitiés les plus saintes ont été trahies. J'échange avec ma femme un regard d'une immense profondeur, et la moindre de nos paroles est un poignard qui traverse notre vie de part en part. Je suis dans un horrible calme. Voilà donc la paix de la vieillesse ! Le vieillard possède donc en lui par avance le cimetière qui le possédera bientôt. Il s'accoutume au froid. L'homme meurt, comme nous le disent les philosophes, en détail ; et même il trompe presque toujours la mort : ce qu'elle

vient saisir de sa main décharnée est-il bien toujours la vie ?...

Oh ! mourir jeune et palpitant !... Destinée digne d'envie ! N'est-ce pas, comme l'a dit un ravissant poète, « emporter avec soi toutes ses illusions, s'ensevelir, comme un roi d'Orient, avec ses pierreries et ses trésors, avec toute la fortune humaine ? » Combien d'actions de grâces ne devons-nous donc pas adresser à l'esprit doux et bienfaisant qui respire en toute chose ici-bas ! En effet, le soin que la nature prend à nous dépouiller pièce à pièce de nos vêtements, à nous déshabiller l'âme en nous affaiblissant par degrés, l'ouïe, la vue, le toucher, en ralentissant la circulation de notre sang et figeant nos humeurs pour nous rendre aussi peu sensibles à l'invasion de la mort que nous le fûmes à celle de la vie, ce soin maternel qu'elle a de notre fragile enveloppe, elle le déploie aussi pour les sentiments et pour cette double existence que crée l'amour conjugal. Elle nous envoie d'abord la Confiance, qui, tendant la main, et ouvrant son cœur, nous dit : — Vois : je suis à toi pour toujours... La Tiédeur la suit, marchant d'un pas languissant, détournant sa blonde tête pour bâiller comme une jeune veuve obligée d'écouter un ministre prêt à lui signer un brevet de pension. L'Indifférence arrive ; elle s'étend sur un divan, ne songeant plus à baisser la robe que jadis le Désir levait si chastement et si vivement. Elle jette un œil sans pudeur comme sans immodestie sur le lit nuptial ; et, si elle désire quelque chose, c'est des fruits verts pour réveiller les papilles engourdies qui tapissent son palais blasé. Enfin l'Expérience philosophique de la vie se présente, le front soucieux, dédaigneuse, montrant du doigt les résultats, et non pas les causes ; la victoire calme, et non pas le combat fougueux. Elle suppute des arrérages avec les fermiers et calcule la dot d'un enfant. Elle matérialise tout. Par un coup de sa baguette, la vie devient compacte et sans ressort : jadis tout était fluide, maintenant tout s'est minéralisé. Le plaisir n'existe plus alors pour nos cœurs, il est jugé, il n'était qu'une sensation, une crise passagère ; or, ce que l'âme veut aujourd'hui, c'est un état ; et le bonheur seul est permanent, il gît dans une tranquillité absolue, dans la régularité des repas, du dormir, et du jeu des organes appesantis.

— Cela est horrible !... m'écriais-je, je suis jeune, vivace !... Périssent tous les livres du monde plutôt que mes illusions !

Je quittai mon laboratoire et je m'élançai dans Paris. En voyant passer les figures les plus ravissantes, je m'aperçus bien que je

n'étais pas vieux. La première femme jeune, belle et bien mise qui m'apparut, fit évanouir par le feu de son regard la sorcellerie dont j'étais volontairement victime. A peine avais-je fait quelques pas dans le jardin des Tuileries, endroit vers lequel je m'étais dirigé, que j'aperçus le prototype de la situation matrimoniale à laquelle ce livre est arrivé. J'aurais voulu caractériser, idéaliser ou personnifier le Mariage, tel que je le concevais, alors qu'il eût été impossible à la sainte Trinité même d'en créer un symbole si complet.

Figurez-vous une femme d'une cinquantaine d'années, vêtue d'une redingote de mérinos brun-rouge, tenant de sa main gauche un cordon vert noué au collier d'un joli petit griffon anglais, et donnant le bras droit à un homme en culotte et en bas de soie noirs, ayant sur la tête un chapeau dont les bords se retroussaient capricieusement, et sous les deux côtés duquel s'échappaient les touffes neigeuses de deux ailes de pigeon. Une petite queue, à peu près grosse comme un tuyau de plume, se jouait sur une nuque jaunâtre assez grasse que le collet rabattu d'un habit râpé laissait à découvert. Ce couple marchait d'un pas d'ambassadeur ; et le mari, septuagénaire au moins, s'arrêtait complaisamment toutes les fois que le griffon faisait une gentillesse. Je m'empressai de devancer cette image vivante de ma Méditation, et je fus surpris au dernier point en reconnaissant le marquis de T... l'ami du comte de Nocé, qui depuis long-temps me devait la fin de l'histoire interrompue que j'ai rapportée dans la *Théorie du lit*. (Voir la Méditation XVII.)

— J'ai l'honneur, me dit-il, de vous présenter madame la marquise de T...

Je saluai profondément une dame au visage pâle et ridé ; son front était orné d'un tour dont les boucles plates et circulairement placées, loin de produire quelque illusion, ajoutaient un désenchantement de plus à toutes les rides qui la sillonnaient. Cette dame avait un peu de rouge et ressemblait assez à une vieille actrice de province.

— Je ne vois pas, monsieur, ce que vous pourrez dire contre un mariage comme le nôtre ? me dit le vieillard.

— Les lois romaines le défendent !... répondis-je en riant.

La marquise me jeta un regard qui marquait autant d'inquiétude que d'improbation, et qui semblait dire : — Est-ce que je serais arrivée à mon âge pour n'être qu'une concubine ?...

Nous allâmes nous asseoir sur un banc, dans le sombre bosquet

planté à l'angle de la haute terrasse qui domine la place Louis XVI, du côté du Garde-meuble. L'automne effeuillait déjà les arbres, et dispersait devant nous les feuilles jaunes de sa couronne ; mais le soleil ne laissait pas que de répandre une douce chaleur.

— Eh ! bien, l'ouvrage est-il fini ?... me dit le vieillard avec cet onctueux accent particulier aux hommes de l'ancienne aristocratie. Il joignit à ces paroles un sourire sardonique en guise de commentaire.

— A peu près, monsieur, répondis-je. J'ai atteint la situation philosophique à laquelle vous me semblez être arrivé, mais je vous avoue que je...

— Vous cherchiez des idées ?... ajouta-t-il en achevant une phrase que je ne savais plus comment terminer. — Eh ! bien, dit-il en continuant, vous pouvez hardiment prétendre qu'en parvenant à l'hiver de sa vie, un homme... (un homme qui pense, entendons-nous) finit par refuser à l'amour la folle existence que nos illusions lui ont donnée !...

— Quoi ! c'est vous qui nieriez l'amour le lendemain d'un mariage ?

— D'abord, dit-il, le lendemain, ce serait une raison ; mais mon mariage est une spéculation, reprit-il en se penchant à mon oreille. J'ai acheté les soins, les attentions, les services dont j'ai besoin, et je suis bien certain d'obtenir tous les égards que réclame mon âge ; car j'ai donné toute ma fortune à mon neveu par testament, et ma femme ne devant être riche que pendant ma vie, vous concevez que... Je jetai sur le vieillard un regard si pénétrant qu'il me serra la main et me dit : — Vous paraissez avoir bon cœur, car il ne faut jurer de rien... Eh ! bien, croyez que je lui ai ménagé une douce surprise dans mon testament, ajouta-t-il gaiement.

— Arrivez donc, Joseph !... s'écria la marquise en allant au-devant d'un domestique qui apportait une redingote en soie ouatée, monsieur a peut-être déjà eu froid.

Le vieux marquis mit la redingote, la croisa ; et, me prenant le bras, il m'emmena sur la partie de la terrasse où abondaient les rayons du soleil.

— Dans votre ouvrage, me dit-il, vous aurez sans doute parlé de l'amour en jeune homme. Eh ! bien, si vous voulez vous acquitter des devoirs que vous impose le mot ec... élec...

— Eclectique... lui dis-je en souriant, car il n'avait jamais pu se faire à ce nom philosophique.

— Je connais bien le mot !... reprit-il. Si donc vous voulez obéir à votre vœu d'*électisme*, il faut que vous exprimiez au sujet de l'amour quelques idées viriles que je vais vous communiquer, et je ne vous en disputerai pas le mérite, si mérite il y a ; car je veux vous léguer de mon bien, mais ce sera tout ce que vous en aurez.

— Il n'y a pas de fortune pécuniaire qui vaille une fortune d'idées, quand elles sont bonnes toutefois ! Ainsi je vous écoute avec reconnaissance.

— L'amour n'existe pas, reprit le vieillard en me regardant. Ce n'est pas même un sentiment, c'est une nécessité malheureuse qui tient le milieu entre les besoins du corps et ceux de l'âme. Mais, en épousant pour un moment vos jeunes pensées, essayons de raisonner sur cette maladie sociale. Je crois que vous ne pouvez concevoir l'amour que comme un besoin ou comme un sentiment.

Je fis un signe d'affirmation.

— Considéré comme besoin, dit le vieillard, l'amour se fait sentir le dernier parmi tous les autres, et cesse le premier. Nous sommes amoureux à vingt ans (passez-moi les différences), et nous cessons de l'être à cinquante. Pendant ces vingt années, combien de fois le besoin se ferait-il sentir si nous n'étions pas provoqués par les mœurs incendiaires de nos villes, et par l'habitude que nous avons de vivre en présence, non pas d'une femme, mais des femmes ? Que devons-nous à la conservation de la race ? Peut-être autant d'enfants que nous avons de mamelles, parce que, si l'un meurt, l'autre vivra. Si ces deux enfants étaient toujours fidèlement obtenus, où iraient donc les nations ? Trente millions d'individus sont une population trop forte pour la France, puisque le sol ne suffit pas à sauver plus de dix millions d'êtres de la misère et de la faim. Songez que la Chine en est réduite à jeter ses enfants à l'eau, selon le rapport des voyageurs. Or, deux enfants à faire, voilà tout le mariage. Les plaisirs superflus sont non-seulement du libertinage, mais une perte immense pour l'homme, ainsi que je vous le démontrerai tout à l'heure. Comparez donc à cette pauvreté d'action et de durée l'exigence quotidienne et perpétuelle des autres conditions de notre existence ! La nature nous interroge à toute heure pour nos besoins réels ; et, tout au contraire, elle se refuse abso-

lument aux excès que notre imagination sollicite parfois en amour. C'est donc le dernier de nos besoins, et le seul dont l'oubli ne produise aucune perturbation dans l'économie du corps ! L'amour est un luxe social comme les dentelles et les diamants. Maintenant, en l'examinant comme sentiment, nous pouvons y trouver des distinctions, le plaisir et la passion. Analysez le plaisir. Les affections humaines reposent sur deux principes : l'attraction et l'aversion. L'attraction est ce sentiment général pour les choses qui flattent notre instinct de conservation ; l'aversion est l'exercice de ce même instinct quand il nous avertit qu'une chose peut lui porter préjudice. Tout ce qui agite puissamment notre organisme nous donne une conscience intime de notre existence : voilà le plaisir. Il se constitue du désir, de la difficulté et de la jouissance d'avoir n'importe quoi. Le plaisir est un élément unique, et nos passions n'en sont que des modifications plus ou moins vives ; aussi, presque toujours, l'habitude d'un plaisir exclut-il les autres. Or l'amour est le moins vif de nos plaisirs et le moins durable. Où placez-vous le plaisir de l'amour ?... Sera-ce la possession d'un beau corps ?... Avec de l'argent vous pouvez acquérir dans une soirée des odalisques admirables ; mais au bout d'un mois vous aurez blasé peut-être à jamais le sentiment en vous. Serait-ce par hasard autre chose ?... Aimeriez-vous une femme, parce qu'elle est bien mise, élégante, qu'elle est riche, qu'elle a voiture, qu'elle a du crédit ?... Ne nommez pas cela de l'amour, car c'est de la vanité, de l'avarice, de l'égoïsme. L'aimez-vous parce qu'elle est spirituelle ?... vous obéissez peut-être alors à un sentiment littéraire.

— Mais, lui dis-je, l'amour ne révèle ses plaisirs qu'à ceux qui confondent leurs pensées, leurs fortunes, leurs sentiments, leurs âmes, leurs vies...

— Oh !... oh !... oh !... s'écria le vieillard d'un ton goguenard, trouvez-moi sept hommes par nation qui aient sacrifié à une femme non pas leurs vies... car cela n'est pas grand'chose : le tarif de la vie humaine n'a pas, sous Napoléon, monté plus haut qu'à vingt mille francs ; et il y a en France en ce moment deux cent cinquante mille braves qui donnent la leur pour un ruban rouge de deux pouces ; mais sept hommes qui aient sacrifié à une femme dix millions sur lesquels ils auraient dormi solitairement pendant une seule nuit... Dubreuil et Phméja sont encore moins rares que l'amour de mademoiselle Dupuis et de Bolingbroke. Alors, ces sen-

timents-là procèdent d'une cause inconnue. Mais vous m'avez amené ainsi à considérer l'amour comme une passion. Eh ! bien, c'est la dernière de toutes et la plus méprisable. Elle promet tout et ne tient rien. Elle vient, de même que l'amour comme besoin, la dernière, et périt la première. Ah ! parlez-moi de la vengeance, de la haine, de l'avarice, du jeu, de l'ambition, du fanatisme !... Ces passions-là ont quelque chose de viril ; ces sentiments-là sont impérissables ; ils font tous les jours les sacrifices qui ne sont faits par l'amour que par boutades. — Mais, reprit-il, maintenant abjurez l'amour. D'abord plus de tracas, de soins, d'inquiétudes ; plus de ces petites passions qui gaspillent les forces humaines. Un homme vit heureux et tranquille ; socialement parlant, sa puissance est infiniment plus grande et plus intense. Ce divorce fait avec ce je ne sais quoi nommé amour est la raison primitive du pouvoir de tous les hommes qui agissent sur les masses humaines, mais ce n'est rien encore. Ah ! si vous connaissiez alors de quelle force magique un homme est doué, quels sont les trésors de puissance intellectuelle, et quelle longévité de corps il trouve en lui-même, quand, se détachant de toute espèce de passions humaines, il emploie toute son énergie au profit de son âme ! Si vous pouviez jouir pendant deux minutes des richesses que Dieu dispense aux hommes sages qui ne considèrent l'amour que comme un besoin passager auquel il suffit d'obéir à vingt ans, six mois durant ; aux hommes qui, dédaignant les plantureux et obturateurs beefsteaks de la Normandie, se nourrissent des racines qu'il a libéralement dispensées, et qui se couchent sur des feuilles sèches comme les solitaires de la Thébàïde !... ah ! vous ne garderiez pas trois secondes la dépouille des quinze mérinos qui vous couvrent ; vous jetteriez votre badine, et vous iriez vivre dans les cieux !... vous y trouveriez l'amour que vous cherchez dans la fange terrestre ; vous y entendriez des concerts autrement mélodieux que ceux de monsieur Rossini, des voix plus pures que celle de la Malibran... Mais j'en parle en aveugle et par ouï-dire : si je n'étais pas allé en Allemagne devers l'an 1791, je ne saurais rien de tout ceci... Oui, l'homme a une vocation pour l'infini. Il y a en lui un instinct qui l'appelle vers Dieu. Dieu est tout, donne tout, fait oublier tout, et la pensée est le fil qu'il nous a donné pour communiquer avec lui !...

Il s'arrête tout à coup, l'œil fixé vers le ciel.

— Le pauvre bonhomme a perdu la tête ! pensais-je.

— Monsieur, lui dis-je, ce serait pousser loin le dévouement pour la philosophie éclectique que de consigner vos idées dans mon ouvrage ; car c'est le détruire. Tout y est basé sur l'amour platonique ou sensuel. Dieu me garde de finir mon livre par de tels blasphèmes sociaux ! J'essaierai plutôt de retourner par quelque subtilité pantagruélique à mon troupeau de célibataires et de femmes honnêtes, en m'ingéniant à trouver quelque utilité sociale et raisonnable à leurs passions et à leurs folies. Oh ! oh ! si la paix conjugale nous conduit à des raisonnements si désenchantés, si sombres, je connais bien des maris qui préféreraient la guerre.

— Ah ! jeune homme, s'écria le vieux marquis, je n'aurai pas à me reprocher de ne pas avoir indiqué le chemin à un voyageur égaré.

— Adieu, vieille carcasse !... dis-je en moi-même, adieu, mariage ambulant. Adieu, squelette de feu d'artifice, adieu, machine ! Quoique je t'aie donné parfois quelques traits de gens qui m'ont été chers, vieux portraits de famille, rentrez dans la boutique du marchand de tableaux, allez rejoindre madame de T. et toutes les autres, que vous deveniez des enseignes à bière... peu m'importe.

MEDITATION XXX CONCLUSION

Un homme de solitude, et qui se croyait le don de seconde vue, ayant dit au peuple d'Israël de le suivre sur une montagne pour y entendre la révélation de quelques mystères, se vit accompagné par une troupe qui tenait assez de place sur le chemin pour que son amour-propre en fût chatouillé, quoique prophète.

Mais comme sa montagne se trouvait à je ne sais quelle distance, il arriva qu'à la première poste un artisan se souvint qu'il devait livrer une paire de babouches à un duc et pair, une femme pensa que la bouillie de ses enfants était sur le feu, un publicain songea qu'il avait des métalliques à négocier, et ils s'en allèrent.

Un peu plus loin des amants restèrent sous des oliviers, en oubliant les discours du prophète ; car ils pensaient que la terre promise était là où ils s'arrêtaient, et la parole divine là où ils causaient ensemble.

Des obèses, chargés de ventres à la Sancho, et qui depuis un

quart d'heure s'essuyaient le front avec leurs foulards, commencèrent à avoir soif, et restèrent auprès d'une claire fontaine.

Quelques anciens militaires se plaignirent des cors qui leur agaçaient les nerfs, et parlèrent d'Austerlitz à propos de bottes étroites.

A la seconde poste, quelques gens du monde se dirent à l'oreille : — Mais c'est un fou que ce prophète-là ?... — Est-ce que vous l'avez écouté ? — Moi ! je suis venu par curiosité. — Et moi, parce que j'ai vu qu'on le suivait (c'était un *fashionable*). — C'est un charlatan.

Le prophète marchait toujours. Mais, quand il fut arrivé sur le plateau d'où l'on découvrait un immense horizon, il se retourna, et ne vit auprès de lui qu'un pauvre Israélite auquel il aurait pu dire comme le prince de Ligne au méchant petit tambour bancroche qu'il trouva sur la place où il se croyait attendu par la garnison : — Eh ! bien ! messieurs les lecteurs, il paraît que vous n'êtes qu'un ?...

Homme de Dieu qui m'as suivi jusqu'ici !... j'espère qu'une petite récapitulation ne t'effraiera pas, et j'ai voyagé dans la conviction que tu te disais comme moi : — Où diable allons-nous ?...

— Eh ! bien, c'est ici le lieu de vous demander, mon respectable lecteur, quelle est votre opinion relativement au renouvellement du monopole des tabacs, et ce que vous pensez des impôts exorbitants mis sur les vins, sur le port d'armes, sur les jeux, sur la loterie, et sur les cartes à jouer, l'eau-de-vie, les savons, les cotons, et les soieries, etc.

— Je pense que tous ces impôts, entrant pour un tiers dans les revenus du budget, nous serions fort embarrassés si...

— De sorte, mon excellent mari-modèle, que si personne ne se grisait, ne jouait, ne prenait de tabac, ne chassait ; enfin si nous n'avions en France, ni vices, ni passions, ni maladies, l'Etat serait à deux doigts d'une banqueroute ; car il paraît que nos rentes sont hypothéquées sur la corruption publique, comme notre commerce ne vit que par le luxe. Si l'on veut y regarder d'un peu plus près, tous les impôts sont basés sur une maladie morale. En effet la plus grosse recette des domaines ne vient-elle pas des contrats d'assurances que chacun s'empresse de se constituer contre les mutations de sa bonne foi, de même que la fortune des gens de justice prend sa source dans les procès qu'on intente à cette foi jurée ! Et pour continuer cet examen philosophique, je verrais les gendarmes

sans chevaux et sans culotte de peau, si tout le monde se tenait tranquille et s'il n'y avait ni imbéciles ni paresseux. Imposez donc la vertu ?... Eh ! bien, je pense qu'il y a plus de rapports qu'on ne le croit entre mes femmes honnêtes et le budget ; et je me charge de vous le démontrer si vous voulez me laisser finir mon livre comme il a commencé, par un petit essai de statistique. M'accorderez-vous qu'un amant doive mettre plus souvent des chemises blanches que n'en met, soit un mari, soit un célibataire inoccupé ? Cela me semble hors de doute. La différence qui existe entre un mari et un amant se voit à l'esprit seul de leur toilette. L'un est sans artifice, sa barbe reste souvent longue, et l'autre ne se montre jamais que sous les armes. Sterne a dit fort plaisamment que le livre de sa blanchisseuse était le mémoire le plus historique qu'il connût sur son *Tristram Shandy* ; et que, par le nombre de ses chemises, on pouvait deviner les endroits de son livre qui lui avaient le plus coûté à faire. Et ! bien, chez les amants, le registre du blanchisseur est l'historien le plus fidèle et le plus impartial qu'ils aient de leurs amours. En effet, une passion consomme une quantité prodigieuse de pèlerines, de cravates, de robes nécessitées par la coquetterie ; car il y a un immense prestige attaché à la blancheur des bas, à l'éclat d'une collerette et d'un canezou, aux plis artistement faits d'une chemise d'homme, à la grâce de sa cravate et de son col. Ceci explique l'endroit où j'ai dit de la femme honnête (Méditation II) : Elle passe sa vie à faire empeser ses robes. J'ai pris des renseignements auprès d'une dame afin de savoir à quelle somme on pouvait évaluer cette contribution imposée par l'amour, et je me souviens qu'après l'avoir fixée à cent francs par an pour une femme, elle me dit avec une sorte de bonhomie : — « Mais c'est selon le caractère des hommes, car il y en a qui sont plus *gâcheurs* les uns que les autres. » Néanmoins, après une discussion très-approfondie, où je stipulais pour les célibataires, et la dame pour son sexe, il fut convenu que, l'un portant l'autre, deux amants appartenant aux sphères sociales dont s'est occupé cet ouvrage doivent dépenser pour cet article, à eux deux, cent cinquante francs par an de plus qu'en temps de paix. Ce fut par un semblable traité amiable et longuement discuté que nous arrê tâmes aussi une différence collective de quatre cents francs entre le pied de guerre et le pied de paix relativement à toutes les parties du costume. Cet article fut même trouvé fort mesquin par toutes les

puissances viriles et féminines que nous consultâmes. Les lumières qui nous furent apportées par quelques personnes pour nous éclairer sur ces matières délicates nous donnèrent l'idée de réunir dans un dîner quelques têtes savantes, afin d'être guidés par des opinions sages dans ces importantes recherches. L'assemblée eut lieu. Ce fut le verre à la main, et après de brillantes improvisations, que les chapitres suivants du budget de l'amour reçurent une sorte de sanction législative. La somme de cent francs fut allouée pour les commissionnaires et les voitures. Celle de cinquante écus parut très-raisonnable pour les petits pâtés que l'on mange en se promenant, pour les bouquets de violettes et les parties de spectacle. Une somme de deux cents francs fut reconnue nécessaire à la solde extraordinaire demandée par la bouche et les dîners chez les restaurateurs. Du moment où la dépense était admise, il fallait bien la couvrir par une recette. Ce fut dans cette discussion qu'un jeune cheveu-léger (car le roi n'avait pas encore supprimé sa maison rouge à l'époque où cette transaction fut méditée), rendu presque *ebriolus* par le vin de champagne, fut rappelé à l'ordre pour avoir osé comparer les amants à des appareils distillatoires. Mais un chapitre qui donna lieu aux plus violentes discussions, qui resta même ajourné pendant plusieurs semaines, et qui nécessita un rapport, fut celui des cadeaux. Dans la dernière séance, la délicate madame de D... Opina la première ; et, par un discours plein de grâce et qui prouvait la noblesse de ses sentiments, elle essaya de démontrer que la plupart du temps les dons de l'amour n'avaient aucune valeur intrinsèque. L'auteur répondit qu'il n'y avait pas d'amants qui ne fissent faire leurs portraits. Une dame objecta que le portrait n'était qu'un premier capital, et qu'on avait toujours soin de se les redemander pour leur donner un nouveau cours. Mais tout à coup un gentilhomme provençal se leva pour prononcer une philippique contre les femmes. Il parla de l'incroyable faim qui dévore la plupart des amantes pour les fourrures, les pièces de satin, les étoffes, les bijoux et les meubles ; mais une dame l'interrompit en lui demandant si madame d'O... y, son amie intime, ne lui avait pas déjà payé deux fois ses dettes. — Vous vous trompez, madame, reprit le Provençal, c'est son mari. — L'orateur est rappelé à l'ordre, s'écria le président, et condamné à festoyer toute l'assemblée, pour s'être servi du mot *mari*. Le Provençal fut complètement réfuté par une dame qui tâcha de prouver que les

femmes avaient beaucoup plus de dévouement en amour que les hommes ; que les amants coûtent fort cher, et qu'une femme honnête se trouverait très-heureuse de s'en tirer avec eux pour deux mille francs seulement par an. La discussion allait dégénérer en personnalités, quand on demanda le scrutin. Les conclusions de la commission furent adoptées. Ces conclusions portaient en substance que la somme des cadeaux annuels serait évaluée, entre amants, à cinq cents francs, mais que dans ce chiffre seraient également compris : 1^{er} L'argent des parties de campagne ; 2^e les dépenses pharmaceutiques occasionnées par les rhumes que l'on gagnait le soir en se promenant dans les allées trop humides des parcs, ou en sortant du spectacle, et qui constituaient de véritables cadeaux ; 3^e les ports de lettres et les frais de chancellerie ; 4^e les voyages et toutes les dépenses généralement quelconques dont le détail aurait échappé, sans avoir égard aux folies qui pouvaient être faites par des dissipateurs, attendu que, d'après les recherches de la commission, il était démontré que la plupart des profusions profitaient aux filles d'Opéra, non aux femmes légitimes. Le résultat de cette statistique pécuniaire de l'amour fut que, l'une portant l'autre, une passion coûtait par an près de quinze cents francs, nécessaires à une dépense supportée par les amants d'une manière souvent inégale, mais qui n'aurait pas lieu sans leur attachement. Il y eut aussi une sorte d'unanimité dans l'assemblée pour constater que ce chiffre était le minimum du coût annuel d'une passion. Or, mon cher monsieur, comme nous avons, par les calculs de notre statistique conjugale (Voyez les *Méditations* I, II et III), prouvé d'une manière irrévocable qu'il existait en France une masse flottante d'au moins quinze cent mille passions illégitimes, il s'ensuit :

Que les criminelles conversations du tiers de la population française contribuent pour une somme de près de trois milliards au vaste mouvement circulatoire de l'argent, véritable sang social dont le cœur est le budget ;

Que la femme honnête ne donne pas seulement la vie aux enfants de la patrie, mais encore à ses capitaux ;

Que nos manufactures ne doivent leur prospérité qu'à ce mouvement *systolaire* ;

Que la femme honnête est un être essentiellement budgétif et consommateur ;

Que la moindre baisse dans l'amour public entraînerait d'incalculables malheurs pour le fisc et pour les rentiers ;

Qu'un mari a au moins le tiers de son revenu hypothéqué sur l'inconstance de sa femme, etc.

Je sais bien que vous ouvrez déjà la bouche pour me parler de mœurs, de politique, de bien et de mal... mais, mon cher minotaurisé, le bonheur n'est-il pas la fin que doivent se proposer toutes les sociétés ?... N'est-ce pas cet axiome qui fait que ces pauvres rois se donnent tant de mal après leurs peuples ? Eh ! bien, la femme honnête n'a pas, comme eux, il est vrai, des trônes, des gendarmes, des tribunaux, elle n'a qu'un lit à offrir ; mais si nos quatre cent mille femmes rendent heureux, par cette ingénieuse machine, un million de célibataires, et par-dessus le marché leurs quatre cent mille maris, n'atteignent-elles pas mystérieusement et sans faste au but qu'un gouvernement a en vue, c'est-à-dire de donner la plus grande somme possible de bonheur à la masse ?

— Oui, mais les chagrins, les enfants, les malheurs..

— Ah ! permettez-moi de mettre en lumière le mot consolateur par lequel l'un de nos plus spirituels caricaturistes termine une de ses charges : — L'homme n'est pas parfait ! Il suffit donc que nos institutions n'aient pas plus d'inconvénients que d'avantages pour qu'elles soient excellentes ; car le genre humain n'est pas placé, socialement parlant, entre le bien et le mal, mais entre le mal et le pire. Or, si l'ouvrage que nous avons actuellement accompli a eu pour but de diminuer la pire des institutions matrimoniales, en dévoilant les erreurs et les contre-sens auxquels donnent lieu nos mœurs et nos préjugés, il sera certes un des plus beaux titres qu'un homme puisse présenter pour être placé parmi les *bienfaiteurs de l'humanité*. L'auteur n'a-t-il pas cherché, en armant les maris, à donner plus de retenue aux femmes, par conséquent plus de violence aux passions, plus d'argent au fisc, plus de vie au commerce et à l'agriculture ? Grâce à cette dernière Méditation, il peut se flatter d'avoir complètement obéi au vœu d'éclectisme qu'il a formé en entreprenant cet ouvrage, et il espère avoir rapporté, comme un avocat-général, toutes les pièces du procès, mais sans donner ses conclusions. En effet, que vous importe de trouver ici un axiome ? Voulez-vous que ce livre soit le développement de la dernière opinion qu'ait eue Tronchet, qui, sur la fin de ses jours, pensait que le législateur avait considéré, dans le mariage, bien

moins les époux que les enfants ? Je le veux bien. Souhaitez-vous plutôt que ce livre serve de preuve à la péroration de ce capucin qui, prêchant devant Anne d'Autriche et voyant la reine ainsi que les dames fort courroucées de ses arguments trop victorieux sur leur fragilité, leur dit en descendant de la chaire de vérité : — Mais vous êtes toutes d'honnêtes femmes, et c'est nous autres qui sommes malheureusement des fils de Samaritaines... Soit encore. Permis à vous d'en extraire telle conséquence qu'il vous plaira ; car je pense qu'il est fort difficile de ne pas rassembler deux idées contraires sur ce sujet qui n'aient quelque justesse. Mais le livre n'a pas été fait pour ou contre le mariage, et il ne vous en devait que la plus exacte description. Si l'examen de la machine peut nous amener à perfectionner un rouage ; si en nettoyant une pièce rouillée nous avons donné du ressort à ce mécanisme, accordez un salaire à l'ouvrier. Si l'auteur a eu l'impertinence de dire des vérités trop dures, s'il a trop souvent généralisé des faits particuliers, et s'il a trop négligé les lieux communs dont on se sert pour encenser les femmes depuis un temps immémorial, oh ! qu'il soit crucifié ! Mais ne lui prêtez pas d'intentions hostiles contre l'institution en elle-même : il n'en veut qu'aux femmes et aux hommes. Il sait que, du moment où le mariage n'a pas renversé le mariage, il est inattaquable ; et, après tout, s'il existe tant de plaintes contre cette institution, c'est peut-être parce que l'homme n'a de mémoire que pour ses maux, et qu'il accuse sa femme comme il accuse la vie, car le mariage est une vie dans la vie. Cependant, les personnes qui ont l'habitude de se faire une opinion en lisant un journal médieraient peut-être d'un livre qui pousserait trop loin la manie de l'éclectisme ; alors, s'il leur faut absolument quelque chose qui ait l'air d'une péroration, il n'est pas impossible de leur en trouver une. Et puisque des paroles de Napoléon servirent de début à ce livre, pourquoi ne finirait-il pas ainsi qu'il a commencé ? En plein Conseil-d'Etat donc, le premier consul prononça cette phrase foudroyante, qui fait, tout à la fois, l'éloge et la satire du mariage, et le résumé de ce livre : — Si l'homme ne vieillissait pas, je ne lui voudrais pas de femme !

POST-SCRIPTUM

— Et, vous mariez-vous ?... demanda la duchesse à qui l'auteur venait de lire son manuscrit.
(C'était l'une des deux dames à la sagacité desquelles l'auteur a déjà rendu hommage dans l'introduction de son livre.)

— Certainement, madame, répondit-il. Rencontrer une femme assez hardie pour vouloir de moi sera désormais la plus chère de toutes mes espérances.

— Est-ce résignation ou fatuité ?...

— C'est mon secret.

— Eh ! bien, monsieur le docteur ès-arts et sciences conjugales, permettez-moi de vous raconter un petit apologue oriental que j'ai lu jadis dans je ne sais quel recueil qui nous était offert, chaque année, en guise d'almanach. Au commencement de l'empire, les dames mirent à la mode un jeu qui consistait à ne rien accepter de la personne avec laquelle on convenait de jouer sans dire le mot *Diadesté*. Une partie durait, comme bien vous pensez, des semaines entières, et le comble de la finesse était de se surprendre l'un ou l'autre à recevoir une bagatelle sans prononcer le mot sacramentel.

— Même un baiser ?

— Oh ! j'ai vingt fois gagné le *Diadesté* ainsi ! dit-elle en riant.

— Ce fut, je crois, en ce moment et à l'occasion de ce jeu, dont l'origine est arabe ou chinoise, que mon apologue obtint les honneurs de l'impression. — Mais, si je vous le raconte, dit-elle en s'interrompant elle-même pour effleurer l'une de ses narines avec l'index de sa main droite par un charmant geste de coquetterie, permettez-moi de le placer à la fin de votre ouvrage...

— Ne sera-ce pas le doter d'un trésor ?... Je vous ai déjà tant d'obligations, que vous m'avez mis dans l'impossibilité de m'acquitter : ainsi j'accepte.

Elle sourit malicieusement et reprit en ces termes : — Un philosophe avait composé un fort ample recueil de tous les tours que notre sexe peut jouer ; et, pour se garantir de nous, il le portait continuellement sur lui. Un jour, en voyageant, il se trouva près d'un camp d'Arabes. Une jeune femme, assise à l'ombre d'un

palmier, se leva soudain à l'approche du voyageur, et l'invita si obligeamment à se reposer sous sa tente, qu'il ne put se défendre d'accepter. Le mari de cette dame était alors absent. Le philosophe se fut à peine posé sur un moelleux tapis, que sa gracieuse hôtesse lui présenta des dattes fraîches et un al-carasaz plein de lait ; il ne put s'empêcher de remarquer la rare perfection des mains qui lui offrirent le breuvage et les fruits. Mais, pour se distraire des sensations que lui faisaient éprouver les charmes de la jeune Arabe, dont les pièges lui semblaient redoutables, le savant prit son livre et se mit à lire. La séduisante créature, piquée de ce dédain, lui dit de la voix la plus mélodieuse : — Il faut que ce livre soit bien intéressant, puisqu'il vous paraît la seule chose digne de fixer votre attention. Est-ce une indiscretion que de vous demander le nom de la science dont il traite ?... Le philosophe répondit en tenant les yeux baissés : — Le sujet de ce livre n'est pas de la compétence des dames ! Ce refus du philosophe excita de plus en plus la curiosité de la jeune Arabe. Elle avança le plus joli petit pied qui jamais eût laissé sa fugitive empreinte sur le sable mouvant du désert. Le philosophe eut des distractions, et son œil, trop puissamment tenté, ne tarda pas à voyager de ces pieds, dont les promesses étaient si fécondes, jusqu'au corsage plus ravissant encore ; puis il confondit bientôt la flamme de son admiration avec le feu dont pétillaient les ardentes et noires prunelles de la jeune Asiatique. Elle redemanda d'une voix si douce quel était ce livre, que le philosophe charmé répondit : — Je suis l'auteur de cet ouvrage ; mais le fond n'est pas de moi, il contient toutes les ruses que les femmes ont inventées. — Quoi !...toutes absolument ? dit la fille du désert. — Oui, toutes ! Et ce n'est qu'en étudiant constamment les femmes que je suis parvenu à ne plus les redouter. — Ah !... dit la jeune Arabe en abaissant les longs cils de ses blanches paupières, puis, lançant tout à coup le plus vif de ses regards au prétendu sage, elle lui fit oublier bientôt et son livre et les tours qu'il contenait. Voilà mon philosophe le plus passionné de tous les hommes. Croyant apercevoir dans les manières de la jeune femme une légère teinte de coquetterie, l'étranger osa hasarder un aveu. Comment aurait-il résisté ? le ciel était bleu, le sable brillait au loin comme une lame d'or, le vent du désert apportait l'amour, et la femme de l'Arabe semblait réfléchir tous les feux dont elle était entourée : aussi ses yeux pénétrants devinrent

humides ; et, par un signe de tête qui parut imprimer un mouvement d'ondulation à cette lumineuse atmosphère, elle consentit à écouter les paroles d'amour que disait l'étranger. Le sage s'enivrait déjà des plus flatteuses espérances, quand la jeune femme, entendant au loin le galop d'un cheval qui semblait avoir des ailes, s'écria : — Nous sommes perdus ! mon mari va nous surprendre. Il est jaloux comme un tigre et plus impitoyable... Au nom du prophète, et si vous aimez la vie, cachez-vous dans ce coffre !... L'auteur épouvanté, ne voyant point d'autre parti à prendre pour se tirer de ce mauvais pas, entra dans le coffre, s'y blottit ; et, la femme le refermant sur lui, en prit la clef. Elle alla au-devant de son époux ; et, après quelques caresses qui le mirent en belle humeur : — Il faut, dit-elle, que je vous raconte une aventure bien singulière. — J'écoute, ma gazelle, répondit l'Arabe qui s'assit sur un tapis en croisant les genoux selon l'habitude des Orientaux. — Il est venu aujourd'hui une espèce de philosophe ! dit-elle. Il prétend avoir rassemblé dans un livre toutes les fourberies dont est capable mon sexe, et ce faux sage m'a entretenue d'amour. — Eh ! bien.. s'écria l'Arabe. — Je l'ai écouté !... reprit-elle avec sang-froid, il est jeune, pressant et... vous êtes arrivé fort à propos pour secourir ma vertu chancelante !... L'Arabe bondit comme un lionceau, et tira son cangiar en rugissant. Le philosophe qui, du fond de son coffre, entendait tout, donnait à Arimane son livre, les femmes et tous les hommes de l'Arabie-Pétrée. — Fatmé !... s'écria le mari, si tu veux vivre, réponds !... Où est le traître ?... Effrayée de l'orage qu'elle s'était plu à exciter, Fatmé se jeta aux pieds de son époux, et, tremblant sous l'acier menaçant du poignard, elle désigna le coffre par un seul regard aussi prompt que timide. Elle se releva honteuse, et, prenant la clef qu'elle avait à sa ceinture, elle la présenta au jaloux ; mais au moment où il se disposait à ouvrir le coffre, la malicieuse Arabe partit d'un grand éclat de rire. Faroun s'arrêta tout interdit, et regarda sa femme avec une sorte d'inquiétude. — Enfin j'aurai ma belle chaîne d'or ! s'écria-t-elle en sautant de joie, donnez-la-moi, vous avez perdu le *Dia-*

desté. Une autre fois ayez plus de mémoire. Le mari, stupéfait, laissa tomber la clef, et présenta la prestigieuse chaîne d'or à genoux, en offrant à sa chère Fatmé de lui apporter tous les bijoux des caravanes qui passeraient dans l'année, si elle voulait renoncer à employer des ruses si cruelles pour gagner le *Diadesté*. Puis, comme c'était un Arabe, et qu'il n'aimait pas à perdre une chaîne d'or, bien qu'elle dût appartenir à sa femme, il remonta sur son coursier et partit, allant grommeler à son aise dans le désert, car il aimait trop Fatmé pour lui montrer des regrets. La jeune femme, tirant alors le philosophe plus mort que vif du coffre où il gisait, lui dit gravement : — Monsieur le docteur, n'oubliez pas ce tour-là dans votre recueil.

— Madame, dis-je à la duchesse, je comprends ! Si je me marie, je dois succomber à quelque diablerie inconnue ; mais, j'offrirai, dans ce cas, soyez-en certain, un ménage modèle à l'admiration de mes contemporains.

Paris, 1824-1829.